

« Lettres adressées à Marcel Dugas (1912-1944) »

Olivar Asselin, René Chopin, Louis Dantin, Alfred Desrochers, Lionel Groulx et Albert Laberge

Études françaises, vol. 7, n° 3, 1971, p. 288-324.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036495ar>

DOI: 10.7202/036495ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org


Le GARDE-FOU

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR:

OLIVAR ASSELIN

\$2.00 par année, \$1.00 par semestre

 De tout ce qu'il faut dire
Dit tout ce qu'on peut dire

Bureau à Montréal, rue Saint-Gabriel, 72
A l'angle de la rue Saint-Jacques
Téléphone: S.-LOUIS 3580

Montréal, 28 décembre 1925

Monsieur Marcel Dugas,
à Paris.

mon cher Dugas,

J'ai été en un plaisir infini à vous recevoir. J'ai eu
les plus vives impressions à recevoir l'aimable billet que vous
m'adressiez à votre retour en France. Faut-il que
je sois resté chiche, ~~et un peu~~ et futé, pour ne
m'en avoir pas livré le temps de vous dire cela à mon

Lettre d'Olivar Asselin à Marcel Dugas, le 28 décembre 1925

Lettres adressées à Marcel Dugas (1912-1944)

1. OLIVAR ASSELIN

Montréal, 27 juin 1912

Mon cher disciple (encore !),

En repassant la liste des ouvrages que je vous ai envoyés, j'y remarque des lettres de Fréchette à l'abbé Baillargé. C'est précisément ce que je croyais qu'il fallait faire copier dans *la Patrie* de 1892 et de 1893. Il ne vous manquerait donc plus que la polémique (le vilain mot, et prétentieux !) Asselin-Fréchette, et les menus articles de journaux, sur le loyalisme de Fréchette, de 1899 à 1902. Avec les articles de De Montigny, vous pouvez vous passer de la polémique, et d'autres documents que vous avez déjà, vous pouvez vous faire une idée juste de Fréchette homme politique¹. Je vous envoie aujourd'hui le livre d'ab der Halden, oublié dans un envoi précédent, et *les Soirées du château de Ramezay*². Ma tâche est donc finie. J'y ai été

1. Allusions au livre de Fréchette, *A propos d'éducation. Lettres à M. l'abbé Baillargé* (Montréal, Désaulniers, 91 p.) et aux articles d'Asselin contre Fréchette parus dans *les Débats* de 1900.

2. Charles ab der Halden, *Études de la littérature canadienne*, Paris, Rudeval, 1904, 352 p. ; Ecole littéraire de Montréal, *les Soirées du château de Ramezay*, Montréal, Sénécal, 1900, 402 p.

largement aidé par Fernand Roby, que vous connaissez. Elle m'a été plutôt agréable, indépendamment du plaisir que j'éprouvais à vous être utile : ma vieille manie de collectionneur de livres se réveillait. Maintenant, faites pour le mieux.

Je pense tout ce que vous dites de Fréchette. C'est un assez vilain cuistre, qui eut de la chance de naître Canadien. Nous sommes évidemment moins d'accord sur la métaphysique. Je trouve comme vous un charme souverain à raisonner sur l'invisible, je veux dire sur l'abstrait et dans l'abstrait, mais j'ai horreur du jargon que l'on a inventé pour parler de ces choses-là. Ni Descartes, ni Pascal, ni De Maistre, ni Victor Cousin (esprit médiocre, mais assez bien équilibré), ni Anatole France, ni aucun autre des philosophes que vous aimez à lire n'est inintelligible. Il fallait l'Allemagne pour tout embrouiller, en philosophie comme en philologie. Platon se comprend toujours, même à travers ses artifices de rhéteur et des déraisonnements de sophiste. Pour ce qui est de Thérive³, je m'en tiens à ce que j'ai dit de lui : ce garçon-là est intellectuellement avarié ; il s'exprimerait en termes métaphysiques pour dire : « Apportez-moi mes chaussettes. »

Le même jugement s'applique tout aussi bien à d'autres collaborateurs de la *Revue critique*⁴. Vous pensez peut-être de même, au fond, mais l'amitié vous rend indulgent. Que j'aie, à de très rares moments, et sans le savoir, fait de la métaphysique, c'est possible, quoique peu probable ; mais ce n'est pas moi qui rechercherai pour les anthologistes ces enfants ignorés de mon esprit. Contrairement à Dominique, je n'ai pas renoncé à toute ambition littéraire, mais comme lui j'ai jugé en moi le vieil homme, et je l'ai condamné. Je n'ai pas, de ma vie, écrit une page qui mérite d'être conservée. C'est cette conscience de ma valeur réelle — j'allais dire : d'une *réelle valeur* — qui fait que je ne suis pas malheureux dans le métier que j'exerce depuis

3. André Thérive, ami intime de Marcel Dugas, fut critique au *Temps de Paris*, de 1929 à sa mort.

4. Il s'agit peut-être de la *Revue critique des livres nouveaux* (Paris, 1906-1914).

deux ans. Je sais que je ne suis pas un méconnu, et personne ne me le fera plus croire, pas même mes *disciples* les plus aveuglés sur mon mérite.

Ce qui n'empêche pas que parfois je voudrais bien habiter Paris, pour, littérairement parlant, me tenir au moins les pieds propres.

Je vous embrasse tendrement, cependant que du coin de l'œil je caresse un bouquet de roses sauvages et de marguerites cueillies ce matin sur le sentier qui de chez moi, à Beaurepaire, mène à la gare. Et je sens bien que c'est ce brin de sentimentalité que j'ai dans l'âme, qui sans me rendre malheureux, m'empêche toujours d'être tout à fait heureux.

À vous,
Asselin

2. OLIVAR ASSELIN

Montréal, le 28 décembre 1925

Mon cher Dugas,

J'avais eu un plaisir infini à vous revoir. Je n'en eus pas moins à recevoir l'aimable billet que vous m'adressiez à votre retour en France. Faut-il que la vie soit chienne et putain, pour ne m'avoir pas laissé le temps de vous dire cela à mon aise, comme je l'aurais voulu.

Je suis depuis le 1^{er} octobre directeur-gérant de la maison de banque L. G. Beaubien et C^{ie}, limitée (*estusez* la « limitation »). Je sais bien qu'il n'y a pas de sots métiers, et je fais celui-là le plus gaiement possible ; d'autant plus qu'il me permet d'envisager pour la fin de 1926, ou à peu près, le règlement de mes dernières dettes (résultat surtout d'endossements). Mais le travail qu'un véritable homme d'argent ferait en se jouant me demande à moi une formidable dépense d'énergie vitale, qui me laisse chaque soir dans un état d'abattement voisin de la mort. Oui, je rentre

chez moi comme mort, et les livres auxquels je m'accroche pour me convaincre que la flamme de l'esprit vit encore en moi, ne me donnent aucun plaisir, n'éveillent en moi que le regret de mes forces perdues.

Un seul m'a jeté dans le bien-être presque physique que j'éprouvais jadis à une belle lecture. Je veux parler des *Hauts de Hurlevent*, d'Emily Brontë⁵. Et puis, je ne puis feuilleter sans dégoût ce qui se publie en France sous le nom de roman ou de théâtre. Je me demande quelquefois, et ce n'est pas la moindre de mes angoisses, si la supériorité intellectuelle de la France, à l'heure actuelle, n'est pas toute dans l'expression. *Le Saint*, de Fogazzaro⁶, interdit ou non, peu importe, et des romans comme ceux d'Emily Brontë (sans parler d'une George Eliot⁷) n'ont rien de commun avec ce que les Français considèrent comme des chefs-d'œuvre de leur littérature d'imagination. Quel est aujourd'hui l'écrivain de langue française qui approche de d'Annunzio⁸ ? Je lisais dernièrement dans *la Revue latine*⁹ des vers comme on n'en trouve dans aucune anthologie française. Je ne puis m'arrêter devant chez Déom sans me sentir au cœur une immense pitié, un amer désespoir, à la vue de tant de pauvreté. Quoi d'étonnant, que la lecture ne me dise plus grand'chose, et que le seul tonique qui pourrait me rendre la vie supportable me fasse défaut ? Heureusement, j'ai la femme et les enfants que vous savez. Entre eux et quelques rares amis à qui je me garde bien de causer littérature (car les plus cultivés d'entre eux s'y entendent, comme moi en finance — mais ils n'en sont pas moins charmants, par certains côtés) et quelques œuvres auxquelles les circonstances m'ont amené à m'intéresser, je me

5. La première édition est de 1847, et la première traduction française, de 1892.

6. Antonio Fogazzaro, *il Santo*, Milan, 1905. Traduit dans la plupart des langues européennes, peu après sa parution, ce roman fut mis à l'Index en 1906.

7. George Eliot, romancière anglaise, auteur de *Adam Bede* (1859), *le Moulin sur la Floss* (1860) et *Silas Marner* (1861).

8. Gabriele d'Annunzio avait écrit, en français, *le Mystère de saint Sébastien*, en 1911.

9. *La Revue latine* (Paris, 1902-1908) était dirigée par Emile Faguet.

cramponne encore à l'espérance de vivre avant longtemps des jours meilleurs.

Maintenant que je vous sais revenu à la foi chrétienne, vous me manquez comme aux beaux jours du *Nationaliste* ¹⁰. Non pas que j'exige de mes amis plus de foi que je n'en eus moi-même pendant longtemps ; mais vous aviez besoin, vous, de cet élément d'équilibre moral, qui chez vous comme chez moi sera un élément d'équilibre intellectuel. J'imagine que c'est Jeanne d'Arc qui a fait le miracle de vous ramener. Elle en a fait bien d'autres. J'ai porté son image sur moi pendant toute la guerre, et c'est à son intercession que j'attribue mon retour (après mon premier séjour au front) aux pratiques religieuses de mon enfance. La belle sainte ! la jolie sainte !

Nous nous reverrons de nouveau en ce monde, que vous reveniez au Canada ou que j'aie à habiter Paris. Vous retrouverez en moi non pas l'Asselin d'autrefois, mais un ami plus bienveillant, plus tendre, plus humain. Le seul animal que je crois bien que je ne pourrai jamais sentir, c'est le monsieur qui croit pouvoir faire avec des discours ou des articles de journal l'éducation de la démocratie. Chose curieuse, plus les misères physiques et morales provoquent ma pitié, plus je deviens intolérant envers la sottise... Le bon Dieu fera-t-il une place à ces gens-là dans son Paradis ? Je vous le dis franchement et sur mon âme, je ne conçois pas pour l'éternité pire supplice que leur compagnie.

Faites-moi le plaisir de m'écrire, même si je ne réponds pas. Je vais à l'instant vous en fournir l'occasion, et voici comment. Je voudrais me faire faire par un orfèvre français une belle fermeture de bureau. On m'a dit que Dorat, ou Daurat, de la rue de Rome, 80 ou 92, en faisait de très belles pour mille à douze cents francs. Je vous envoie sous pli un chèque de 1500 fr., sur la succursale parisienne de notre maison, 5 rue Daunou. Vous commencerez par prendre

10. Sous les pseudonymes de Marcel Dac, Turc, Persan et Marcel-Henry, Dugas avait publié, de 1905 à 1911, une cinquantaine de chroniques dans le *Nationaliste*, que dirigeait Olivar Asselin.

là-dessus 300 fr. pour vous acheter en souvenir de moi un beau livre, une œuvre d'art (peu coûteuse, évidemment), une place de théâtre, quelques billets de métro (car les courses, à Paris comme ailleurs, coûtent de l'argent). Voyez ensuite si avec le reste vous pouvez satisfaire convenablement mon désir. Si la somme vous semble insuffisante, versez-la à compte, et je vous ferai tenir le nécessaire sur demande.

Nous habitons maintenant rue Saint-Hubert, 1255, une maison assez spacieuse dont j'ai aménagé le salon en cabinet de travail. La note dominante de cette pièce est le vert. Elle contient une couple d'objets en cuivre, entre autres, un cachepot à piédouche. (Je sais que ce dernier mot n'est pas le mot propre, mais je n'ai pas le temps de trouver autre chose.) Toutes autres indications que je pourrais fournir à l'orfèvre lui seraient probablement inutiles, hors ceci, que mon bureau actuel n'est d'aucun style et que j'entends le remplacer par un plus beau, à la prochaine occasion.

Sur ce, je vous répète que je vous aime beaucoup, que vous m'avez causé une grande joie en m'écrivant, et que je ne sortirai jamais de la Maison des Morts sans penser à vous. Ma femme se joint à moi pour vous saluer.

Olivar Asselin

P. S. Je passe parfois à S. Sulpice une heure ou deux en compagnie de Fauteux ¹¹. C'est un garçon instruit, loyal, modeste, plein d'esprit. Mais il a le défaut de ne comprendre que les intelligences de tournure bourgeoise. Je suis à peu près sûr qu'il ne goûte pas Verlaine et que Rimbaud l'horripile. L'esprit le plus éclectique de Québec est Benjamin Michaud.

O. A.

11. Aegidius Fauteux était alors conservateur de la bibliothèque Saint-Sulpice.

3. RENÉ CHOPIN

Montréal, le 22 août 1929

Mon cher Marcel,

Surpris quelque peu par le départ de ma mère que tu rencontreras à Paris, je n'ai pu que t'expédier le manuscrit des *Dominantes*¹². Il te parviendra dans une toilette négligée. Quelques pages en sont raturées et font preuve de mon hésitation. Tu le liras donc dans ce qu'il a de bon et dans ce qu'il a de mauvais.

Un autre contretemps ! Mon clavigraphie fonctionne si peu que je me vois forcé de t'écrire la plume au doigt, chose que j'ai perdu l'habitude de faire depuis des ans.

Dans ces quelques pièces (hélas !) que je sou mets à ton amitié toujours éclairée, veuille donc, ô très sagace et lyrique poète, me dire ce qui te déplaît franchement. J'ai confiance que nous serons du même avis. Certains de mes poèmes me rebutent et ne manqueront pas de te laisser voir leur insuffisance et leur niaiserie manifeste. J'apprécierai hautement les remarques indulgentes que tu me feras quant aux autres. Il est si difficile de lutter victorieusement et toujours contre la laideur.

Je ne veux pas dire que je publierai sous peu. Mon envoi n'est qu'un hommage à ton bon goût, un recours à tes lumières, et serait une façon de te remercier des magnifiques et généreux *Aperçus*¹³ sur la littérature canadienne-française que tu me fis tenir dernièrement et qui contiennent plus de lyrisme et d'envol poétique que bon nombre de volumes de vers pris ensemble et parus au Canada et l'expression de la confiance que j'aurais en ta fidélité et de ma gratitude confuse et toujours surprise pour tout le bien que tu dis de moi au sujet de mes minces efforts littéraires à chaque fois que te semble l'heure opportune.

12. René Chopin, *Dominantes*, Montréal, Lévesque, 1933, 164 p.

13. Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, 202 p.

J'apprécie grandement les nouveaux aperçus de Marcel Dugas sur la littérature canadienne-française concernant *le Nigog*, Robert de Roquebrune, Léo-Pol Morin, Préfontaine, etc., et me délectai de bon cœur à relire la controverse Letondal-Dugas qui me reporta à une heureuse époque de notre jeunesse. Pourrai-je faire remarquer audit Marcel Dugas qu'il s'est montré quelque peu froid à l'égard de ce dionysiaque Robert Choquette que j'eus le plaisir de voir à mon bureau hier après-midi et qui me fera l'honneur de soumettre à mon appréciation un nouvel ouvrage en vers qu'il se propose de publier sous peu.

Mon cher Marcel, j'ai dédié des pièces de vers à MM. Asselin, Morin, etc., parce que le sujet du poème ne pouvait s'adresser qu'à eux ; les circonstances n'ont pas voulu que ton nom figurât dans aucune page de mon manuscrit. À moins que le sort ne décide autrement, je te demanderai de vouloir bien choisir un de mes poèmes qui t'agréera, et je te le dédierai sous cette forme expresse qui peut seule satisfaire mon esprit de justice à ton égard !

Au poète Marcel Dugas, j'aurai de nombreuses indications à faire sur mon manuscrit ; tu recevras de mes nouvelles dans quelques jours.

Ton dévoué ami
René Chopin

4. RENÉ CHOPIN

Montréal, le 11 août 1933

Mon cher Marcel,

Je sais que les carpes sont muettes, je les soupçonne aussi de n'avoir aucun sentiment. Comme elles je ne veux pas être muet, et des bons sentiments à ton égard j'en ai de très vifs d'affection, de sympathie et de fraternité.

Et voilà pour m'excuser de mon retard coupable à accuser réception de tes poèmes lyriques et en prose. Pour

trouver un titre à tes volumes tu ne fais pas tant de chichis que moi pour les miens (les miens ! figure-toi que sous peu on parlera de mon œuvre au pluriel !)

C'est du beau lyrisme que tu soumetts à notre admiration.

*Cordes anciennes*¹⁴ (j'y reviens) quel titre exquis !

Poésie, ô Poésie ! où vas-tu te nicher ! L'ardeur fécondatrice du Canadien français, a suscité dans ta cervelle des idées folichonnes. Cela t'apprendra à revoir le pays de tes ancêtres. Oui, vraiment, ô Poésie, où vas-tu te nicher ! Grâce à ce lyrique et folichon de Marcel Dugas !

Donc, je suis sous presse. Et ce que je vais en avaler pour ma témérité !

Il y a des années de bénissages pour tout navet qu'un auteur veut bien livrer au public. Il y en a d'autres où les critiques ne veulent plus rien admettre. L'année 1933 est l'une de ces dernières.

C'est à qui trouvera les mots les plus blessants pour châtier les auteurs.

Choquette a été rossé d'importance, Gonzalve Desaulniers est un pontife de la littérature. Un tel est un froid plagiaire de Jehan Rictus, cet autre un imitateur servile de quelque poète français. On veut même démolir Nelligan, l'intouchable Nelligan.

Berthelot Brunet écrit une critique sur les poètes de l'Arche, et de l'École littéraire de Montréal, où tout le monde reçoit des gifles.

Puisque notre valeur littéraire est au-dessous du zéro, je me demande pourquoi écrire, pourquoi publier !

Comme de raison j'aurai ma râclée.

Mais qu'importe ! je serai débarrassé. Mes frères, engueulons-nous les uns les autres !

Je te promets de mes nouvelles sous peu.

Bien à toi, et merci pour tes mauvais conseils.

René Chopin

14. Marcel Dugas, *Cordes anciennes*, proses, Paris, Editions de l'Armoire de citronnier, 1933, 133 p.

5. RENÉ CHOPIN

Montréal, le 3 janvier 1934

Mon cher Marcel,

Tu es un grand cachottier. Mais quelle éclatante surprise ! J'ai parcouru ton volume sur Fréchette, et tu me l'as fait aimer. Sais-tu que cet ancêtre de la poésie canadienne a de très beaux vers. Sans doute tu citas les meilleurs. J'appréciai beaucoup tes conclusions, où tu avoues toi-même avoir été pris de sympathie très vive à l'égard de notre héros national.

Je puis te prédire un grand succès. Quel beau sujet pour se faire agréer par l'opinion canadienne-française en matière littéraire. J'ai lu le magnifique article de Pierre Dupuy dans le *Mercure de France* au sujet de tes *Cordes anciennes*. C'est fort bien dit et d'une juste appréciation. Depuis quelque temps, je boude *le Canada* et ne l'achète plus. On me dit qu'il y a eu un article à ton sujet, mais peu flatteur celui-là, signé Berthelot Brunet. Et pourtant ce violent m'avait dit avoir une grande estime pour certains de tes ouvrages, et pour ta personne. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je crois que je vais suivre ton conseil. Laisser piailler, et faire tout droit son chemin.

Je te raconterais bien une soirée chez Gonzalve Desaulniers¹⁵, où certains propos me parvinrent aux oreilles. C'est un peu long. Le critique littéraire Albert Pelletier¹⁶ était présent, Jeannette Desaulniers¹⁷, M^{lle} Vézina¹⁸ (qui doit publier bientôt des vers), etc.

M^{lle} Jeannette, alors que j'étais assis près du critique, évitant bien toute mention de mes *Dominantes*, se prit à dire

15. Le juge Gonzalve Desaulniers avait collaboré aux *Soirées du château de Ramezay* (1900) et publié, en 1930, *les Bois qui chantent* (Montréal, Beauchemin, 193 p.).

16. Albert Pelletier avait recueilli ses articles de critique dans *Carquois* (Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 219 p.) et *Egrappages* (Montréal, Lévesque, 1933, 234 p.).

17. Fille de Gonzalve.

18. Medjé Vézina, auteur de *Chaque heure a son visage*, Montréal, Editions du Totem, 1934, 159 p.

à certain moment, en s'adressant à ce dernier : « Eh bien ! M. le critique, tâchez donc de le convertir ! » Et cet écrivain de dire à haute voix : « Ah ! Chopin ! Le convertir ! C'est bien inutile ! » C'est tout le compliment que j'ai reçu, ce soir-là. J'entendis également M. le Juge dire au même Pelletier alors que mon oreille était particulièrement éveillée, parlant de moi sans doute et de mon ouvrage : « C'est froid ! c'est froid ! » Alors, me suis-je dit, pourquoi m'avoir invité ?

Par contre M. Pierre Daviault¹⁹, dans *le Droit* d'Ottawa, m'a fait une louangeuse critique, affirmant de nouveau que certains poètes écrivaient mieux que la plupart des prosateurs. Une surprise. *La Revue dominicaine*, sous la plume de A. Saint-Pierre, O. P., me louange fort. Je cite quelques extraits :

« Voilà l'un des rares recueils de vers dont le titre possède une signification. Le poète amateur n'a rien autre chose à nous livrer que des *Dominantes*, c'est-à-dire, la fine fleur des sensations les plus délicates. Si ce procédé ne multiplie pas le nombre des poèmes, il en intensifie la qualité et en élimine les thèmes imprécis à la recherche d'une forme à peine ébauchée. Les vers de *Dominantes* sont brillants. La musique des mots, la sonorité des assonances, la précision des traits, jointes à des demi-teintes qui permettent l'envol du rêve s'y rencontrent sans se heurter ; l'on a l'impression que l'auteur nage dans une immense richesse de rythmes, de figures et d'images. Les vieux thèmes revivent sous sa plume avec des agréments nouveaux qui en font oublier l'usure. Novembre apparaît ici avec une originalité qui enchante, et point de lésinerie dans le choix des rimes, elles sont riches et spontanées : jour, pâle, etc.

Il est regrettable que certaines poses au scepticisme déparent bon nombre de pièces laborieusement travaillées et impeccables de forme. [Une strophe.]

19. Pierre Daviault, traducteur des Débats de la Chambre des communes depuis 1926.

Et cette autre à l'air d'une révolte d'enfant : *Morte en le soir*, etc. Au Chopin du *Soir païen* et des *Blasphèmes*, il y a vraiment lieu, je crois, de préférer le Chopin des batraciens, assez habile pour reproduire harmonieusement sans l'astreindre à aucune mesure régulière, le coassement de ses grenouilles. Avec *Dominantes*, il n'y a pas lieu de médire de notre poésie et de crier à la régression. Que ce recueil reste le dernier en date pour l'année 1933 et il aura couronné chez les Canadiens de langue française une belle efflorescence poétique²⁰. »

Comme tu vois c'est tapé. Et imprévu ! Et je ne lésine pas non plus sur les citations. Je n'ai plus qu'à te souhaiter une bonne année et de nombreuses œuvres de la qualité d'*Un poète romantique* et de *Cordes anciennes*. À bientôt.

Très tien
René Chopin

6. RENÉ CHOPIN

Montréal, le 4 avril 1941

Mon cher Marcel,

Une hésitation bête retardait mon accusé de réception de tes *Pots de fer*²¹. Ton adresse était-elle simplement aux Archives du Canada ? Enfin tu me tires d'embarras. Je n'ai plus de doute. J'ai bien reçu tes *Pots de fer*, et je te remercie de tout cœur. J'ai admiré la haute tenue littéraire de tes deux conférences. Celle que tu donnas à l'honneur de Georges Duhamel m'a été une agréable surprise. Certes, c'est là de la noble littérature. Si j'avais une remarque à formuler je la trouverais peut-être dans le choix de ton titre, qui m'a intrigué. Aurais-je perdu toute connaissance des formes symbolistes ? Pour moi, c'est inquiétant. J'avais

20. A. Saint-Pierre, « L'esprit des livres : René Chopin, *Dominantes* », *la Revue dominicaine*, janvier 1934, p. 79-81.

21. Marcel Dugas, *Pots de fer*, Québec, Éditions du Chien d'or, 1941, 55 p.

précisément cet orgueil bien innocent d'être un poète symboliste.

Je me demande si tu te plais à Ottawa. Viens me renseigner et me donner des nouvelles lorsque tu passeras à Montréal.

Ton très amical
René Chopin

7. RENÉ CHOPIN

Montréal, le 20 février 1943

Mon cher Marcel,

Je reçois l'exemplaire de tes *Approches*²², volume de fort belle apparence, et dont la lecture m'a été particulièrement agréable. Voilà au moins un Canadien qui pense juste, et qui sait sous quelle bannière se ranger.

Je te déclare ou te répète que tu es l'un de nos meilleurs stylistes. La facilité et l'élégance de ton expression me comblent d'aise. Et puis ce geste généreux de nous rappeler cet inoubliable Léo-Pol Morin. Nous lui devons tous un tribut d'hommages. Toi seul as su faire le geste nécessaire. J'écoute avec un grand plaisir les causeries de M. Alain Grandbois sur l'Orient²³. Je me doutais bien que, ayant vécu à Paris, il fut de tes amis. Voilà un vrai poète, un écrivain raffiné, un universel. J'ai lu le chapitre que tu lui consacres, fiévreusement, je veux dire avec une très vive curiosité, un intérêt considérable.

Notre ami Paul Morin m'a exprimé le regret de ne pas nous avoir rencontrés à l'occasion des fêtes du nouvel an. Il souffre de sa jambe, et il dit qu'il restera infirme. C'est profondément regrettable. Et de plus sa femme serait à

22. Marcel Dugas, *Approches*, Québec, Editions du Chien d'or, 1942, 113 p.

23. Causeries faites à Radio-Canada et recueillies dans *Visages du monde*, Montréal, Editions H. M. H., 1971, 378 p.

l'hôpital. Il parla, pour sa convalescence, d'un séjour en Californie. Mais voilà, il y a les frais...

Comme tu le vois les années passent, mais il est faux de dire qu'elles se ressemblent toutes. Quant à moi j'en ai connu de bien belles. Mais c'est le passé.

Allons, mon vieux, je vois que tu as gardé ton bel enthousiasme, ta juvénile ardeur, ton goût d'écrire de belles choses. C'est admirable.

Ton ami
René Chopin

8. LÉO-POL MORIN

Vendredi, le 9 février 1934

Mon cher Dugas,

Si ton *Fréchette*²⁴, pour quoi je te remercie encore une fois, a été écrit pour faire l'éducation de gens comme moi, tu as admirablement réussi. Sans toi, sans ton étude, je n'eusse toute ma vie connu « notre grand Fréchette » que très imparfaitement.

Tu ne l'aimes guère ce romantique qui vécut toute sa vie en retard et à la remorque d'idées empruntées, il ne t'émeut pas ni ne t'exalte, mais tu le montres assez sympathique bonhomme et digne d'un certain intérêt. Le cardinal-archevêque de Québec, récemment, en faisant le compte des valeurs canadiennes, a oublié que nous avons eu... Fréchette.

Je goûte particulièrement ton chapitre *Intimités* et j'admire la maîtrise de cet autre : *la Légende d'un peuple*. Berthelot Brunet sera content. Il goûtera comme moi que « Québec... lui module la chanson de son passé ». Il remarquera de même des expressions comme « rendue de sacrifices » et « le patira du public ». Et puisque c'est l'usage

²⁴ Marcel Dugas, *Un romantique canadien, Louis Fréchette*, Paris, Éditions de la Revue mondiale, 1934, 294 p. ; 2^e éd., Montréal, Beauchemin, 1946, 318 p.

de reprocher aux Canadiens des vétilles, et par exemple d'écrire *rebellion* au lieu de *rébellion*, il te reprochera, nonobstant ta liste d'errata, le manque d'accent circonflexe sur ton *patira*. Il te dira peut-être encore que *La Fontaine* s'écrit en deux mots, ce que tu sais, et que « les flagorneries bien disantes » lui paraît drôle. Il te reprochera sans doute d'amputer, à l'occasion, les « ne que » du ne qui s'impose... et il pourrait bien rechigner devant les « tentatives d'anglicisation du parti irlandais », où se cache une équivoque... Et moi, je te dirai que c'est bien dommage que tu n'aies pas mieux corrigé tes épreuves. Mais comme je viens de le faire à ton sujet, tu t'abandonnes au plaisir de te lire beaucoup plus qu'à la typographie.

Bravo, mon cher Dugas, t'es un type épatant, et tu sais combien je t'aime,

Léo-Pol Morin

9. LÉO-POL MORIN

Westmount, le 1^{er} avril 1941

Mon cher Dugas,

Je suis confus d'avoir attendu plusieurs jours avant de te remercier de tes *Pots de fer*, qui contiennent de si touchantes fleurs.

L'Allocution lyrique prononcée jadis à la radio m'a ému par sa beauté à la fois tranquille, ardente et éloquente.

J'ai également lu avec émotion « Ce que j'ai pu voir », même si, page 29, un étrange « aussi » nous y accroche l'œil et si, encore, page 33, tu *inscris* selon une typographie fantaisiste de frappantes vérités. Rares accidents typographiques dans un livre par ailleurs si élégamment présenté. Bravo !

Robert a dû te dire que j'appréciais beaucoup ce titre *Pots de fer*, et que point n'était besoin de l'expliquer.

Nous savons tout ce que peuvent contenir les *Pots de fer*, et les fleurs que tu y dresses sont belles, sentent bon et contiennent une chaude sève. Encore bravo !

Mais ne viendras-tu donc jamais me voir ! J'ai de bons lits, une cuisine convenable, et puis un cœur qui ne t'oublie pas.

Léo-Pol Morin

10. LÉO-POL MORIN

vendredi, le 29 septembre 1933

Mon cher Dugas,

L'envoi de tes *Cordes anciennes* touche profondément un être comme moi de chair et d'os. Grand merci.

Ces *Cordes*, je les ai à mon tour fait vibrer avec plaisir et aussi avec un peu d'inquiétude, à cause de cette dédicace où tu les qualifies de « petit livre très catholique ». M'accuseras-tu de n'avoir pas su lire ?

Déjà, cette autre dédicace, « à moi », indique tout de suite qu'on va assister à un flirt avec soi-même, à moins que ce ne soit avec un Dieu trop accessible et frémissant de chair, un Dieu complaisant ramené à soi-même.

Que de frissons, de caresses et de tressaillements dans ce livre ! De la passion, de la sensualité, de dangereux désirs, de « troublantes poussières », tout ce qu'il faut pour démontrer que de Thérèse d'Avila à Sébastien ou à Marie l'Égyptienne, toutes les formes de l'exaltation mystique et sensuelle sont permises. Je veux bien.

Mais prends garde que tout cela est troublant dans un « petit livre très catholique » et qu'un des cris les plus directs, peut-être le plus spontané, celui qui vient du tréfonds de ton moi corporel, vante précisément les belles promesses que les Canadiens ont dans « leur... culotte ». Dugas ! Dugas !

Cependant, que ton exaltation mystique et amoureuse s'épanouisse auprès de Dieu aussi bien que de Paillasse ou

de ce sexe épatant des Canadiens, me fait croire que tu es toujours le même Dugas inchangé, toujours pourvu du même esprit subtil et capable de dissocier. Ton style, d'ailleurs, demeure harmonieux, bien sonnante (un musicien est sensible à cela) et amoureux de la belle manière.

Rien n'empêche donc ton catholicisme d'être vrai et profond, même sous ce revêtement sensuel. Rien ne l'empêche d'être aussi un acte d'amour, même si on découvre dans ton petit livre que cette ardeur catholique est surtout une recherche, un retour vers le passé, même si incidemment, on y a la révélation que cette ferveur était bien plus grande... autrefois. N'y lit-on pas ceci : « il vous a tant aimé, jadis... », ou encore : « mon âme, alors priante... »

Mais on surprend aussi cet espoir que Dieu, qui comprend tout, voudra bien comprendre tes charnelles étreintes et les pardonner à l'avance. Ce qui revient à dire : Seigneur, puisque vous avez inventé le péché, j'entends m'en assouvir... Au fond, tu es peut-être privé de péché, et c'est pourquoi ta chair est triste.

Mais tu es humain, mon cher Dugas, tu es de chair. Et humain, je voudrais que plus de catholiques, comme toi, le fussent sans fausse pudeur.

As-tu ouï que j'allais repartir vers d'anciennes Amériques. Je serai malheureux si, avant de m'embarquer, je ne te revois pas. Si tu ne viens pas, je viendrai te voir. Mais quand ?

Tel qu'en lui-même enfin le chirurgien l'a changé, ton vieux.

Léo-Pol Morin

11. ALBERT LABERGE

Montréal, le 24 août 1933

Mon cher Dugas,

Ce m'est une très grande joie de constater que vous me comptez toujours au nombre de vos fidèles amis. La récep-

tion de votre livre, *Cordes anciennes*, m'a causé un très vif plaisir et sa lecture a été pour moi un fin régal littéraire. À une époque d'effroyable décadence en art — littérature, peinture, musique — vous êtes resté fidèle à votre idéal et vous écrivez pour nous montrer l'âme de Marcel Dugas. Chacun de vos livres est un écrin renfermant des bijoux précieux. La littérature aura été votre joie, votre tourment, votre passion, la raison d'être de votre existence. Vous aurez vécu pour elle. Et, jusqu'à 1933 du moins, vous aurez été le plus pur, le plus harmonieux artiste du verbe que le Canada a produit. Mon cher Dugas, si je vous écris ainsi, si je parle comme je le fais, ce n'est pas, croyez-le bien, pour vous flatter, mais par le besoin que j'ai de dire la vérité, de dire la vérité à un écrivain qui, pendant toute sa carrière, a été un prêtre de l'art, dont tous les ouvrages, d'une parfaite sincérité, sont sortis de son cerveau et de son cœur. Jamais l'on ne pourra avoir assez d'estime pour l'écrivain que vous êtes et que vous avez été. Mon cher ami, j'ai passé de très belles heures à lire votre petit livre et je vous dirai franchement que j'aime autant vos *Pierres gravées* que les *Litanies de la rose* ou les *Oraisons mauvaises* de Rémy de Gourmont. Merci, mon cher ami, pour le précieux plaisir que vous m'avez procuré.

J'aurai peut-être le plaisir d'aller vous serrer la main cet automne.

Votre tout dévoué
Albert Laberge

12. ALBERT LABERGE

Montréal, 21 octobre 1937

Mon cher Dugas,

Un séjour dans les Laurentides et une croisière aux Antilles sont cause du retard que j'apporte à accuser

réception de vos *Nocturnes*²⁵. J'ai lu ce livre avec un vif intérêt et avec une profonde émotion, car ce sont vos joies, vos sentiments, vos tristesses que vous exprimez, ce sont vos deuils que vous pleurez. Et toujours, vous restez le poète, l'artiste que vous avez toujours été et que vous nous avez révélé avec *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*. Pour moi, *Flacons à la mer*, *Cordes anciennes* et *Nocturnes* forment une trilogie d'une rare beauté.

Le passage où vous dites que Tristan « après de longues années de crise, ... et par un effort désolé de sa volonté, s'était créé une sérénité amère » est d'une effroyable tristesse. Cette page 71 est l'une des meilleures du volume et je l'ai relue trois ou quatre fois.

Et tous ces morts aimés dont vous évoquez l'image : Louise Read, Anna de Noailles, Henriette Lagneau, Carol, Ruth, Jeanne, nous causent un émoi, un remous de l'âme, comme nous en éprouvons en assistant aux sombres drames de Shakespeare. Mon cher Dugas, lorsque vous partirez — et ce sera très tard, je l'espère — vous laisserez une œuvre qui sera l'image fidèle de votre âme, tendre, vibrante, harmonieuse, et si poétique. Vous aurez traversé la vie en rêvant, et de vos rêves, vous aurez créé des œuvres de beauté, de poésie, que liront avec émotion ceux qui viendront après nous. Vous n'aurez pas écrit pour distraire ou amuser le lecteur comme font la plupart des hommes de lettres d'aujourd'hui, vous n'aurez pas écrit *pour faire du commerce*, mais pour exprimer vos sentiments, vos impressions, pour dire ce qu'il y a en vous. Mon cher Dugas, mon cher ami, je vous remercie pour l'envoi de *Nocturnes*. J'espère que j'aurai encore le plaisir de recevoir un autre livre avant que d'entrer dans le royaume des ombres (j'ai 66 ans). Bonjour, cher ami, et bon travail.

Votre tout dévoué
Albert Laberge

25. Sixte le Débonnaire (pseudonyme de Marcel Dugas), *Nocturnes*, Paris, Jean Flory, 1936, 178 p.

13. ALBERT LABERGE

Ce mercredi, 24 février 1943

Mon cher Dugas,

Il faisait ce matin un temps gris, mais un de ces temps gris qui vous enveloppent l'âme et le cerveau, un de ces temps gris qui vous incitent à vous enfoncer dans un profond fauteuil et, les pieds dans vos pantoufles, à prendre un livre et à vous concentrer, à vous absorber dans sa lecture. Et c'est à ce moment que votre bouquin, *Approches*, m'est arrivé. Je l'ai lu presque tout d'une traite, puis, après un repos, j'ai repris bon nombre de pages. Ô, par ce beau temps gris, quel plaisir j'ai éprouvé à parcourir votre nouveau volume ! Vos pages de souvenirs de Paris et de votre jeunesse qui ouvrent le volume et qui vous tiennent si fort au cœur, sont extrêmement intéressantes. C'est ce qui plaît davantage. Je crois d'ailleurs vous avoir déjà fait cette remarque à propos de *Nocturnes* alors que je vous avais recommandé de nous donner tous les souvenirs possibles, parce qu'alors, vous nous parlez de vous et c'est ce qui intéresse surtout le lecteur. Parlez-nous de Marcel Dugas. Je vous conseillais alors de nous donner d'autres pages de ce journal dont vous aviez publié quelques passages. Je pense toujours de même aujourd'hui.

Vos pages d'adieu à Léo-Pol Morin sont très fortement senties. Vous avez mis là tout votre cœur et toute votre âme. Bien beau !

Les cinq pages que vous consacrez à Simone Routier, m'ont fort ému. Franchement, avec ce temps gris qui m'embrumait l'âme et songeant aux humaines illusions, à ces illusions que les natures rêveuses saisissent au lieu de s'attacher aux réalités et aux joies de la vie, je me suis senti immensément triste. Vous avez écrit là des pages qui sont du meilleur Dugas. J'ai bien goûté vos études sur Hertel, Garneau et Alain Grandbois, mais je vous ai dit mes préférences.

J'ai été très heureux de voir reproduits deux sonnets de Cottinet. C'est un artiste que j'admire et que je goûte fort, un homme qui mérite beaucoup plus de renommée qu'il n'en possède. De temps à autre, je sors son livre de ma bibliothèque et, lentement, pour les bien goûter, je relis quelques-unes des pièces que je préfère. Je voulais toujours vous suggérer de faire un petit livre avec des études sur Cottinet, Jacques Trève, Paul de Rosaz dont le livre *Rien à signaler* renferme quelques-unes des plus belles phrases que j'ai lues. Avec vos souvenirs de vos amis de France, vous pourriez nous donner un bouquin qui serait sûrement goûté du groupe de vos fidèles lecteurs.

L'une de mes grandes joies a toujours été de recevoir par la poste ou des mains de l'auteur un livre écrit par un ami. C'est un plaisir que je connais bien rarement depuis quelques années. Désormais, vous êtes le seul à écrire et à m'envoyer vos volumes. Des anciens amis ou camarades, les uns sont morts et les autres, bien qu'ils ne soient pas encore au cimetière, sont pratiquement morts. Ils ont mis leur plume de côté et se regardent lentement mourir. Cela est infiniment triste.

— Et vous-même ? me direz-vous.

Moi, je n'écris jamais l'été, alors que je suis à la campagne, mais je me promettais bien d'esquisser cet hiver quelques portraits d'écrivains, pour la plupart disparus, mais une attaque de rhumatisme qui m'a pris alors que j'étais encore à la campagne et qui ne fait que de me laisser, m'a empêché de faire beaucoup de besogne tous ces derniers mois. Lorsque vous souffrez, il est difficile d'écrire ; mais je me suis remis à l'œuvre. En plus, j'ai fait imprimer le printemps dernier un volume de contes et un autre de petites scènes de chaque jour. De sérieuses raisons m'ont empêché d'offrir ces bouquins à aucun ami. Vous les recevrez sûrement un jour. Quand ? Je l'ignore moi-même. Dans tous les cas, je travaille et c'est là la joie de la vie. Merci pour votre livre qui m'a fait passer une bonne journée et qui m'a valu des émotions comme j'aime à en éprouver. Amitiés.

Albert Laberge

14. LOUIS DANTIN

Cambridge, 30 août [1933]

Cher M. Dugas,

Je suis extrêmement heureux du beau cadeau que vous me faites de vos volumes, et vous en remercie cordialement. Je les ai déjà parcourus, et j'y ai constaté toutes les qualités de compréhension, de pénétration, d'équité et de sympathie que j'aime à trouver dans la critique. Et vos proses poétiques me frappent par leur élévation d'idée et leur expression parfaite.

Nous avons depuis peu une école de critiques²⁶ qui gagneraient à suivre vos méthodes et à acquérir votre goût, votre discrétion littéraires. Leurs verdicts semblent se résumer dans la négation de tout, dans le mépris jeté indistinctement sur les œuvres bonnes, meilleures ou pires. Ils croient servir la littérature canadienne, en dégradant tout son passé, en décourageant tout effort, en nivelant à un même néant les valeurs quelles qu'elles soient de notre acquis.

Vous restez en dehors de tous ces excès. Vous n'êtes dupe d'aucune médiocrité, vous réservez l'admiration à ce qui est grand et fort ; mais vous croyez qu'à côté du génie il y a place pour le talent, et vous consentez à le commenter, à le discuter, à le louer pour ce qu'il possède. C'est, je crois, la seule attitude qui convienne à un critique habitant de la planète Terre, où presque toutes les réalités occupent des régions moyennes, où il est futile de vouloir que tout le monde ait sa hutte sous l'Himalaya.

Ce sont les principes qui me guident moi-même dans l'analyse des œuvres, et que j'éclaircirai dans un nouveau volume que j'espère publier bientôt : une seconde série aux *Poètes de l'Amérique française*²⁷, que peut-être vous connaissez. Je me ferai un plaisir de vous adresser cet

26. Il s'agit sans doute de Berthelot Brunet et d'Albert Pelletier.

27. Louis Dantin, *Poètes de l'Amérique française*, 2^e série, Montréal, Lévesque, 1934, 196 p.

ouvrage. Et en attendant je me permets de vous en offrir deux autres, et d'y joindre trois petits poèmes que nos timides éditeurs ont exclu de mon livre, et que je n'ai pu imprimer qu'en édition privée et anonyme. Les exemplaires que je vous envoie sont parmi les tout derniers qui me restent.

Je vous remercie, cher M. Dugas, de m'avoir permis de faire de loin votre connaissance, et je demeure votre cordialement dévoué,

Louis Dantin

15. LOUIS DANTIN

Cambridge, 15 novembre [1934]

Cher M. Dugas,

Vos deux aimables notes m'ont fait un vrai plaisir. C'est le sort un peu triste d'esprits isolés comme le mien, de ne pouvoir compter sur la compréhension de la foule, de contrecarrer la plupart de ses idées et de ses préjugés, de passer à ses yeux pour un simple curieux phénomène. Aussi, quand je rencontre, où que ce soit, une vraie sympathie intellectuelle, une communauté d'impression et de tendances, j'en éprouve la plus délicieuse surprise ; et c'est ce que je crois lire dans vos bonnes paroles, comme je l'avais senti déjà dans les pages de votre œuvre. C'est dommage que quelques milliers de lieues nous séparent ; mais on peut, même à cette distance, se reconnaître et se tendre la main. Ainsi, veuillez me compter au nombre de vos amis, et croire à l'intérêt que je porte à votre propre histoire intime et aux reflets qu'en jettent vos écritures. Un peu exilé comme moi, vous trouvez dans le culte de la Beauté toutes les bienfaisantes illusions qui consolent la solitude et la peuplent d'accueillants fantômes... C'est un précieux secret pour n'être jamais vraiment seul.

Quant à moi, j'ai presque cessé d'écrire (ce que je n'ai fait d'ailleurs, toute ma vie, qu'à bâtons rompus) mais je crois bien que mon goût pour les choses de l'art et de la pensée ne mourra qu'après moi. Le seul travail que j'aie fait récemment, c'est une préface pour une traduction de Walt Whitman, par mon ami Rosaire Dion²⁸. Je me suis permis de vous adresser un journal qui a reproduit cette préface, et j'espère que vous y retrouverez vos propres opinions sur le génie, à mon sens extraordinaire, de ce Yankee qui l'était si peu.

L'éditeur Lévesque de Montréal publiera le printemps prochain une seconde série de mes études sur les *Poètes de l'Amérique française*, et je me ferai un plaisir de vous offrir ce volume, si Dieu me prête vie jusque-là. Avez-vous la première série ? Sinon, je pourrais vous l'adresser. Et je voudrais aussi vous envoyer *la Vie en rêve*²⁹, un recueil de petites histoires ; malheureusement l'édition en est épuisée, et je n'en possède moi-même qu'un ou deux exemplaires. Mais vous avez pu lire ces contes, qu'ont M^{lle} Routier³⁰ et quelques-uns, je crois, de vos confrères à la délégation canadienne.

Vous me parlez d'une critique de Fréchette où probablement, vous avez été très sévère. Je crois qu'au fond, et à juger son œuvre à nos critères présents, nous serions du même avis. Seulement, je pense aussi que pour juger les œuvres du passé il faut s'abstraire plus ou moins des modes littéraires du jour et se placer à un point de vue rétrospectif, celui même des auteurs qu'on étudie. Il s'agit alors de savoir si Fréchette, écrivant en plein romantisme, dominé par les conceptions et les formules romantiques, a été un romantique passable. Est-il étonnant qu'il ait vieilli, qu'il ne nous dise guère plus grand'chose, quand

28. Rosaire Dion-Lévesque, *Walt Whitman*, Montréal, Les Elzéviros, 1933.

29. Louis Dantin, *la Vie en rêve*, contes, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, 266 p.

30. Simone Routier, qui vécut à Paris de 1930 à 1940, venait de publier *Ceux qui seront aimés* (Paris, Roger, 1931) et *les Tentations* (Paris, La Caravelle, 1934).

Lamartine, Victor Hugo, sont eux-mêmes « vieux jeu » ?... Mais ne fut-il pas, pour son temps, ce qu'on peut appeler un « bon poète » ? C'est peut-être le point qui nous fournirait une entente.

À vous bien cordialement,
Louis Dantin

16. LOUIS DANTIN

Cambridge, 1^{er} janvier [1934]

Cher M. Dugas,

J'ai reçu ces jours-ci votre beau volume sur Fréchette, et j'ai voulu le lire d'un bout à l'autre avant de vous en remercier. C'est une étude fouillée et complète, qui épuise le sujet et laisse bien peu à dire aux biographes et critiques futurs. La personnalité et l'œuvre de notre « poète national » s'en dégagent avec une parfaite clarté, et vous marquez exactement la place qu'elles ont occupée, et qu'elles méritent, dans notre évolution littéraire.

Vos jugements sur la valeur artistique de cette poésie s'accordent, à très peu de chose près, avec ce que j'en pense moi-même. Dire que Fréchette fut un « bon poète », mais non un « grand poète », résume, si je ne me trompe, votre opinion finale, et me paraît un verdict inattaquable. La gradation que vous mettez entre ses inspirations successives, réservant le plus haut mérite à *la Légende d'un peuple*, etc., n'est pas moins justement fondée.

La dépendance que vous voyez de Fréchette à Hugo est évidente ; mais ici, peut-être la faites-vous trop exclusive et personnelle. Il me semble que Fréchette est avant tout le créateur du *romantisme*, et qu'on pourrait trouver dans son œuvre des traces de l'influence lamartinienne, etc. Seulement, comme Hugo domine tout le romantisme, on s'explique assez bien que vous l'ayez vu comme le grand

inspirateur. Malgré tout, cela donne à la poésie de Fréchette certaine apparence de pastiche que peut-être elle ne mérite pas entièrement. Je comprends aussi parfaitement votre extrême réserve à louer même ce qu'elle offre de meilleur : vous avez voulu vous garder contre tout excès, contre un emballement injustifiable en soi, mais qui de plus, aux yeux d'un public français, deviendrait vite ridicule.

Ce que j'eusse fait peut-être, pour laisser même ce public juger, c'eût été de citer plus au long ce que Fréchette a vraiment fait de mieux. On eût aimé à voir ainsi le poète rester *au-dessus* des éloges de votre critique (ce qui, incidemment, vous eût donné le port d'un critique malin et blasé !)

Bref, cher M. Dugas, j'ai lu votre volume avec le plus grand intérêt, et j'en garde l'impression d'une œuvre travaillée, sérieuse, disant sur son sujet le mot définitif. Et je vous remercie positivement d'avoir cru le sujet digne d'être entrepris. Nous avons en ce moment au Canada une école de critique occupée à faire table rase de tout l'effort intellectuel qui s'est tenté chez nous, qui affiche un dédain total de tout notre acquis littéraire, poésie, prose, pêle-mêle, tête et racines ; et pour qui Fréchette entre tous est la tête de Turc. Vous opposez à ce snobisme le bon sens, l'équité critique, et la gratitude que l'on doit aux pionniers des lettres canadiennes, fussent-ils restés au-dessous du génie.

Je voudrais pouvoir vous offrir à mon tour quelque œuvre nouvelle ; mais le travail d'écrire m'impose à présent trop de fatigue. J'espère seulement voir publier d'ici à quelques mois une deuxième série de mes *Poètes de l'Amérique française*, composée d'articles déjà parus, et s'il dépend de moi, vous serez un de ses premiers lecteurs. En attendant, je vous envoie un des tout derniers volumes qui me restent de *la Vie en rêve*, épuisée en librairie, et qui, à défaut d'autre rareté, en a au moins une bibliographique. Veuillez vous rappeler, en lisant ces contes innocents, qu'ils furent écrits pour des revues et journaux extrêmement timides, et d'où les audaces d'aucune sorte eussent été proscrites.

Et permettez-moi, en vous offrant mes souhaits de nouvelle année, de vous dire merci de tout cœur pour la bonne sympathie que vous me témoignez et à laquelle, je vous assure, je réponds par un sentiment semblable.

Louis Dantin

17. LOUIS DANTIN

Boston, 27 septembre 1937

Cher M. Dugas,

Vous avez donc encore quelquefois un souvenir pour le vieil ermite que le monde, de plus en plus, enveloppe d'un brouillard d'oubli ? Vos *Nocturnes* m'ont causé le double plaisir de vous savoir, vous du moins, encore agissant, et de goûter de très belles pages emplies d'images rutilantes et gonflées des rêves les plus intimes du cœur. Leur sincérité, leur ardeur, leur tristesse les placent au-dessus du simple exercice littéraire, et en font un réseau de vibrations humaines infiniment sympathique et communicatif. Merci de m'avoir arraché pour une heure à l'apathie que produit en moi le désolant spectacle des lettres canadiennes du jour, vouées plus que jamais à l'esclavage des idées et des formules. Je voudrais avoir quelque œuvre nouvelle à vous offrir en retour de votre cadeau ; mais je n'ai rien écrit depuis longtemps, et crois bien avoir atteint le stage d'une permanente « retraite ». Je ne sais pourtant si vous possédez l'édition populaire de mes *Contes de Noël*³¹ qu'a publiée la maison Lévesque. Je me fais un plaisir de vous en adresser quelques exemplaires dont vous ferez l'usage qui vous semblera bon — et qui vous apportera l'assurance de ma bien constante amitié.

Louis Dantin

31. Louis Dantin, *Contes de Noël*, Montréal, Lévesque, 1936, 116 p.

18. LOUIS DANTIN

Boston, le 25 mars 1941

Cher M. Dugas,

Vous paraissiez si fermement fixé au sol de France, que ç'a été pour moi une surprise de vous savoir revenu au Canada, et de recevoir d'Ottawa votre intéressante plaquette. J'aurais dû deviner que les mêmes poussées horribles qui ont fait de peuples entiers des vagabonds sur la surface du globe vous avaient soulevé et ramené sous nos abris au moins temporairement paisibles. Mais ce que vous avez vu, et ce que vous redites si pathétiquement, vous hante sans doute encore, et vous y retournez avec un attrait de terreur... Pour moi, en face d'une si universelle confusion de faits et d'idées, je vous avoue que je me perds dans un vide mental et moral d'où s'évaporent toutes les théories, où s'annulent toutes les prévisions, et où mon esprit se contente d'attendre dans le noir le verdict final du destin.

Il y a des choses que je hais de toute mon âme ; et pourtant, si elles prévalaient, je garderais l'espoir qu'elles se transformeraient d'elles-mêmes et rouvriraient la porte à nos instincts indestructibles. Ce serait un torrent de boue déversé dans la mer et qui s'y diluerait tôt ou tard, par l'effet des lois naturelles. Optimisme de longue portée, qui ne touche guère aux maux présents, mais qui semble conforme aux données de l'histoire... Il n'en sera pas moins utile de conserver des documents comme en offre votre brochure pour rappeler les convulsions de ces heures uniques. Merci de m'avoir fait lire vos expériences et vos impressions personnelles, typifiant celles des grandes foules, mais avec un accent si vif et si réel.

Veillez me croire, cher M. Dugas, votre cordialement dévoué,

Louis Dantin

19. LOUIS DANTIN

Boston, 8 septembre 1941

Cher M. Dugas,

Je m'en veux d'avoir tant tardé à vous remercier pour l'envoi de votre beau poème³². Et pourtant j'ai eu un extrême plaisir à le lire ; il m'a paru pénétré d'un très haut lyrisme et de la plus chaude éloquence. C'est votre cœur vraiment qui a débordé et qui a entraîné dans son flot cet élan d'émotion et cette splendeur de riches images. J'estime que rien n'est sorti de votre plume qui soit plus près de l'âme du monde et de la nôtre. Cela répond aux plus subtiles divinations, aux plus secrètes aspirations, qui nous étreignent, en face de l'Œuvre divine. C'est, dans tous les sens intimes du mot, de la grande poésie. Vous avez bien raison de dédaigner les horreurs basses de l'heure présente pour contempler et pour prier.

Croyez, cher M. Dugas, à ma fraternelle admiration et à mon cordial souvenir.

Louis Dantin

P. S. — Vous ai-je jamais envoyé ce petit poème, un peu « obscur exprès », mais que vous saurez, j'en suis sûr, parfaitement interpréter ?

20. LOUIS DANTIN

Boston, 3 mars 1942

Cher ami,

J'ai voulu, avant de vous remercier pour votre beau volume³³, me donner le plaisir de le lire à tête reposée. Et

32. Il s'agit sans doute de *Salve alma parens*, Québec, Editions du Chien d'or, 1941, 23 p.

33. Il s'agit sans doute d'*Approches*.

je puis maintenant vous dire à quel point j'apprécie les élans de pensée et les émotions d'art dont je le trouve rempli, et par quelle sympathie innée vos pages me communiquent leur sens chaleureux et intime.

Je crois bien que, comme vous, j'ai été toute ma vie voué à la Beauté, que j'ai tourné constamment autour d'elle, et que tant d'aventures dans d'autres domaines n'ont été que des errances hors de mon vrai chemin. Je me suis donc intéressé intensément à tous ces souvenirs de votre vie d'artiste, que vous évoquez avec nostalgie, à ces critiques de livres que seul goûte le petit nombre, et à ce cri final d'espoir qui ne vous ramène aux réalités brutales que pour en exprimer de la poésie. J'avoue que le passé m'a broyé plus que vous, et qu'une philosophie blasée pèse à présent de tout son poids sur mes vieux rêves d'harmonie reconquise et de progrès dans la bonté : mais ce sont là quand même les seuls biens souhaitables, et je me sens frère de tous ceux qui persistent à les appeler. Ainsi, merci de tout cœur pour votre amical souvenir, auquel je ne puis malheureusement répondre que par mon inertie stérile, et croyez à mes sentiments bien cordialement dévoués,

Louis Dantin

21. LIONEL GROULX

Outremont, 12 avril 1943

Cher monsieur Dugas,

Vous avez voulu m'offrir vos *Approches*, avec une bien amicale dédicace. Je vous ai lu. Je vous remercie. Il y a plaisir de bonne essence à prendre contact avec un lettré de votre espèce, et je dirai : de votre esprit. Comme vous avez aimé Paris et la France ! Vous aimerez le vieux pays encore davantage, quand vous mesurerez, dans toute sa pureté et sa grandeur, la foi qu'il nous a apportée. N'en

voulez donc pas trop à ceux qui désirent, pour la France de demain, un autre régime politique que celui qu'elle a connu dans l'avant-guerre. Ils peuvent se tromper, mais ils s'accordent, au fond, à vouloir la même chose que bien d'autres : le relèvement total du cher pays. Ils veulent que la France soit mise en mesure de se refaire, de reconstituer sa race à elle. Car enfin, quand il n'y aura plus de Français, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus d'esprit français. Et nous-mêmes, du Canada, nous avons bien quelque intérêt, non seulement à la survivance de l'esprit français, mais à la survie d'une France de grand prestige. « Nous nous rencontrons », me dites-vous, « dans l'espoir d'une France rédimée ». C'est bien cela. Et peu importe les moyens par lesquels le Bon Dieu voudra opérer cette rédemption.

J'espère qu'avant longtemps nous nous rencontrerons en d'autres sentiments communs. Vous lisez l'Évangile, me dites-vous, lentement. Et, j'en suis sûr, l'âme prête, ouverte au moindre rayon de lumière. C'est la bonne méthode. Une telle lecture vaut mieux que n'importe quelle apologétique, n'importe quelle discussion ou argumentation. La foi est un don gratuit de Dieu. Le texte sacré porte avec soi une vertu illuminatrice ; j'ai envie de dire : un sacrement. Je prie le Christ que le sacrement opère. Vous n'avez pas perdu la foi ; vous l'avez peut-être un peu oubliée ou reléguée en quelque pli secret de votre âme. Quand on a été baptisé, on ne perd vraiment la foi que par une apostasie. Vous, vous êtes resté une âme naturellement croyante. Vous retrouverez ce sens spirituel, ce « sens musical supérieur », lisais-je l'autre jour, qui vous permettra d'entendre l'harmonie des mystères révélés en même temps qu'il fera l'accord de votre vie intérieure. Je vous souhaite pour très prochainement cette paix et cette joie ! joie ! joie ! comme l'éprouva un jour un nommé Pascal.

Bien vôtre, sincèrement,
Lionel Groulx, prêtre

22. LIONEL GROULX

[1944]

Cher monsieur Dugas,

Ma lettre doit encore commencer par des excuses. Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier pour vos *Paroles en liberté*³⁴. Mes excuses n'ont pas le mérite de la nouveauté. Surcroît de besogne, voyages, réimpression d'ouvrages, ouvrages en préparation, cours multiples, etc.

Si je n'ai pas trouvé le temps de vous écrire, j'ai trouvé le temps de vous lire. Même plaisir toujours à se trouver en présence d'un humaniste qui l'est jusqu'au bout des ongles, qui a l'âme claire mais aussi pleine de poésie, et qui fait rôder le rêve si agréablement autour des mots. Ici et là, que de pages étincelantes de virtuosité ! Vous confierai-je que je me suis arrêté tout particulièrement à *Prière*, p. 158-159 ? Un acte de foi un peu timide, un peu déchirant, mais si humble et si confiant, et tel que, depuis longtemps, j'ai demandé à Dieu de vous l'inspirer. Je ne puis me défendre d'ajouter : à quand le petit livre qui nous dira l'alléluia de votre renaissance spirituelle, de votre retour à la Vie, de votre rentrée dans la maison du Père ? Les jolies pages que vous écrirez ! sans ostentation de converti, avec votre simplicité de croyant, ce goût du naturel, de la loyauté envers les choses et les mots qui me charment en vos écrits.

J'espère aller vous souhaiter le joyeux Noël et la bonne année, à Ottawa. En finissant ce billet, puis-je vous confier que j'ai beaucoup regretté de ne pas vous trouver dans notre Académie canadienne-française ? Je m'incline devant vos raisons. Je constate qu'on a brouillé bien des choses. Je crois pourtant en la formule de notre ami Victor Barbeau. Elle est au-dessus de bien des contingences auxquelles on a voulu la mêler.

34. Marcel Dugas, *Paroles en liberté*, Montréal, L'Arbre, 1944, 174 p.

Veillez croire, cher monsieur Dugas, à mes meilleurs sentiments en N. S.

Lionel Groulx, prêtre

23. ALFRED DESROCHERS

Sherbrooke, 5 mars 1943

Cher monsieur Dugas,

Je vous remercie de m'avoir fait lire la belle prose d'*Approches*, dont je n'aurais probablement jamais entendu parler, sans votre généreux envoi. La caserne est plus qu'une Thébaïde ; c'est l'île de Crusoë, quant à la littérature. Je n'ai lu encore que votre hommage à Léo-Pol Morin — la similitude des patronymes m'ayant amené à relire votre péan du *Paon d'email* dans *Littérature canadienne* — mais je m'attends à trouver les mêmes riches cadences dans les études qui suivent.

Votre évocation du Paris de l'avant-autre guerre s'encarterait dans un roman que je regrette de ne pas vous voir écrire. Ou dans des mémoires du « genre » de ceux de Carco³⁵. Les retour-d'Europe s'humaniseraient sous votre plume, au point de soulever des sympathies leur permettant de jouer le rôle auquel ils se sont préparés, et pour lequel ils ont la compétence. Quand j'avais dix ou quinze ans de moins, j'entretenais des idées qui ne sont plus miennes aujourd'hui, au sujet des simili-parisiens du Cercle universitaire. Ils y étaient eux-mêmes pour beaucoup. Des expériences subséquentes m'ont enseigné que la retraite et la tour d'ivoire est souvent la seule voie qui s'ouvre pour échapper aux flèches des imbéciles.

Vous avez des paroles magnifiques sur les poètes ; mais en tant que poètes, ils ne sont pas guerriers. La lutte

35. Il s'agit sans doute des quatre recueils de souvenirs de Francis Carco : *De Montmartre au Quartier latin* (1927), *A voix basse* (1938), *Bohème d'artiste* (1940) et *L'Ami des peintres* (1944).

pour se faire reconnaître, lutte qui ne doit jamais cesser, qui exige un perfectionnement constant, est le fait exclusif d'un génie comme Hugo. Les autres : Vigny, Musset, Lamartine — au Canada : Paul Morin, Guy Delahaye, René Chopin — abandonnent la place qu'ils ont conquise.

Bon, assez de placotage ! Je lirai prochainement tout votre livre et j'en dirai le bien que j'en pense dans la *Page* de l'ami Robidoux ³⁶. En attendant, permettez que je vous répète mes remerciements à la fois pour le livre et pour sa dédicace, et agréez, cher monsieur Dugas, l'expression de ma vive admiration pour vos bons combats d'autrefois et d'aujourd'hui.

Alfred Desrochers

24. ALFRED DESROCHERS

Sherbrooke, 20 septembre 1944

Cher Marcel Dugas,

Reprendrons-nous encor le thé chez Miranda ?

En découpant votre livre, l'idée me venait d'un sonnet qui eût commencé par le vers ci-dessus. Mais à quoi bon ? Nos imbéciles de contemporains ont l'abomination des beaux vocables. Paul Adam ³⁷ et l'aqueuse verdure des forêts au printemps, c'est vieux jeu. Ce qu'il leur faut c'est la bardane des terrains vagues. Ça c'est sincère ! *À-quoi-bon* restant la seule idole de mon temple, j'abandonne aussi la velléité d'un sermon sur la nature du poème en prose et sur l'abîme qui le sépare du vers-libre à tête de veau.

Acceptez donc mon enthousiaste merci pour le plaisir que vous m'avez donné à lire vos *Paroles en liberté*, mais

36. Alfred Desrochers était alors responsable de la page littéraire de *la Tribune* de Sherbrooke, dont Louis-Philippe Robidoux était le rédacteur en chef.

37. Paul Adam avait publié, en collaboration avec Jean Moréas, *le Thé chez Miranda* (1886), recueil de nouvelles auquel Alfred Desrochers fait allusion au début de cette lettre.

soumises quand même à la loi intérieure du respect à la beauté.

Alfred Desrochers

P. S. Ci-joint un « papillon » que j'envoie à Robidoux...
et quelques rimettes.

À MARCEL DUGAS
pour le remercier de « Paroles en liberté »

I

Paroles en liberté
Par quoi revit ma jeunesse,
Se peut-il qu'il en renaisse
Un souvenir à chanter ?

Voici tous les bons poètes
D'entre mes quinze et vingt ans !
Voici leurs mots élatants
Et leurs cadences parfaites !

D'un or plus pur que ducats,
Trio qui le muffle effraie :
Morin, Chopin, Delahaye,
Chante-les, Marcel Dugas,

Cependant que tu dessines,
De la lune et du crayon,
L'ombre de François Villon
Sur le mur des Ursulines !

II

Le rêve n'a donc pas fui
Par-delà le froid dédale
Que délimite la nuit,
Puisque tes feux de Bengale
Fusent au ciel ébloui
De l'aurore boréale !

Est-ce lui qui me revient
Avec ses enthousiasmes

À lire ce livre tien ?
Ou la nuit et ses fantasmes
Ou le démon méridien
Qui me voue à ses sarcasmes ?
N'importe ! La lune est trop belle
Qui reconsacre les mots
Pour me creuser la cervelle
À chercher des maux nouveaux !
Merci d'une offrande telle :
Myrionymes émaux !

Alfred Desrochers